

UNE ORANGE DE HUIT MILLE FRANCS

On causait dans le hall d'un cercle parisien.

Moi, dit le baron, je n'ai jamais en affaire qu'à un usurier.

Vou étés bien heureux, dit le colonel.

Mes relations avec lui m'ont à jamais dégoûté de l'institution...

Je vous vois venir, dit le docteur, vous allez nous narrer quelque histoire de perroquet empailé...ou de lots de vieille diligence.

Vous n'y êtes pas du tout, reprit le baron. L'anecdote est assez drôle. Voulez-vous que je vous la raconte ?

Allez donc, ne vous gênez pas. Il y a quelque vingt ans de cela, j'avais besoin d'une petite somme : deux cents louis. Ce n'était pas précisément pour me sauver l'honneur, mais j'étais persuadé que c'était pour me sauver la vie, car je m'imaginai que je mourrais si Léona m'abandonnait, et il fallait deux cents louis pour satisfaire je ne sais plus quel caprice de Léona.

Mon ami, le marquis de X... à qui je comptai mes peines me tint à peu près ce langage :

Très cher ami, je vous prêtera volontiers deux cents louis si je les avais, mais je ne les ai pas ; tout ce que je puis faire pour votre service c'est de vous adresser à un honnête usurier qui, sur ma recommandation, vous les prêtera, du moins, je l'espère...

Un usurier honnête ? Pardon, j'ai dit un honnête usurier. A vous de faire la différence...

Je n'étais pas assez versé en linguistique pour rechercher en quoi un honnête usurier peut différer d'un usurier honnête... et j'avais impérieusement besoin de mes deux cents louis. Je priai donc le marquis de m'écrire une lettre de recommandation et il l'écrivit sur l'heure.

Elle était ainsi conçue : "Mon cher monsieur Péquignot."

"Je vous adresse mon ami le baron de N... qui serait bien aise de faire une petite affaire avec vous. Traitez-le comme moi-même et même mieux, si cela vous est possible. Il vous expliquera ce dont il s'agit et je crois que vous n'aurez pas à vous plaindre de lui, car c'est un très bon jeune homme."

"Bien à vous, "Marquis de X..."

Le soir même, je me présentai chez M. Péquignot.

J'avais toujours cru que les usuriers logeaient dans des quartiers sombres et habitaient des maisons au lugubre et mystérieux aspect ; mais M. Péquignot occupait un joli troisième en pleine rue Lafayette.

Quand j'eus sonné à la porte, une servante quinquagenaire, à l'air provincial et au plus haut point respectable, m'introduisit dans une sorte de parloir confortablement meublé, mais modestement meublé. J'attendis à peine cinq minutes.

Au bout de ce temps une porte s'ouvrit et je vis apparaître le plus respectable vieux monsieur qu'il soit possible d'imaginer.

Figurez-vous une sorte de Bé ranger sans sa pointe de scepticisme et de moquerie. Monsieur Péquignot ?... demandai-je encouragé par cet aspect charmant.

Lui-même, répondit le vieux monsieur. A qui ai-je l'honneur de parler ?

Je me nommai.

Qu'puis-je faire pour votre service ?

Je viens d'abord vous remettre une lettre de mon ami le marquis de X...

Et je lui tendis la missive,

qu'il lut sans soulever. Alors, dit-il, mon cher monsieur, vous auriez une affaire à me proposer ?

Mais oui, monsieur. Quelle sorte d'affaire ? .. Dame !

Voyons, remettez-vous. Vous ne venez par, j'imagine, me demander de demander de l'argent.

Mais, au contraire—je—La vénérable figure de M. Péquignot prit un aspect désolé.

Hélas ! mon cher monsieur, dit-il, votre ami le marquis de X... ne sait donc pas à quelle extrémité m'a réduit ma manie de rendre service ? j'avais une honnête petite fortune, elle a presque entièrement disparu—Pourquoi ?—parce que j'ai été trop bon—

Mais, monsieur, croyez-vous que je ne suis pas homme à vous faire tort, dis-je, vraiment ému des plaintes du bon vieillard : si je m'adresse à vous, c'est que je subis une gêne momentanée, mais, avec moi, vous ne perdrez rien, je vous prie de le croire—bien au contraire.

Ah ! mon cher monsieur, dit M. Péquignot, vous ne savez pas combien j'aime la jeunesse. Je vois bien que je vais encore me laisser entraîner—Enfin, combien vous faudrait-il ?

Une bagatelle ! Mais, mon cher monsieur, si j'avais deux cents louis liquides je me regarderais comme le plus heureux des hommes.

Et le bon vieillard épongea ses yeux avec son foulard.

Alors—je dois renoncer à—Non—je suis si bon !—j'ai tant de désir d'être agréable à la jeunesse—je ne puis vous donner deux cents louis. Je ne les ai pas—je ne les aurai jamais, seulement, je puis les demander pour vous à une tierce personne. Revenez demain.

Je pris congé et revins le lendemain.

Allons, me dit le bon vieillard, j'ai pu faire quelque chose pour vous : mettez-vous là et écrivez : accepté pour la somme de cinq mille francs—

Mais, dis-je naïvement, ce n'est que de quatre mille francs que j'ai besoin—

Chut ! chut !—mon jeune ami, dit le bon vieillard, c'est aussi quatre mille francs que je vais vous donner, mais vous comprenez-les affaires—l'agio, le capitaliste a qui j'ai dû emprunter—Enfin—

N'insistez pas—C'est signé. Je vous paierai cinq mille francs dans six semaines.

Parfait, mon cher jeune ami, je vois que vous êtes rond en affaires.

Alors vous allez me donner—Quatre mille francs—C'est convenu.

J'eus un tressaillement de joie. Léona allait être satisfaite. Le bon vieillard ouvrit un tiroir et, en gémissant, prit dix louis qu'il me mit dans la main—

Dix louis ! m'écriai-je.

Où dix louis tout neufs—Et puis, attendez, oh ! je vous gâte, mais je m'intéresse tant à la jeunesse ! Voici un billet à ordre de trois mille huit cent deux francs vingt centimes. Il échoit aujourd'hui. Touchez-en le montant—Quant aux deux francs vingt centimes de surplus, je vous les abandonne—donnez-les aux pauvres—Qui donne aux pauvres prête à Dieu !

Et le bon vieillard me poussa doucement dehors.

Le billet était signé : Capitaine Rambert, avenue de Clichy, 15.

Diable ! pensai-je, prouvu que le capitaine Rambert soit bon

Et prenant malgré moi la mine sévère d'un créancier qui ne badine pas, je courus chez le capitaine Rambert.

Au cinquième, me dit la concierge.

Je sonnai au cinquième. Une adorable jeune fille de quinze à seize ans, blonde, pâle, les yeux rouges et gonflés de larmes, la gorge oppressée sous une mauvaise camisole mal attachée, vint m'ouvrir et me dire :

Que désirez-vous, monsieur ? Mademoiselle, je voudrais parler au capitaine Rambert.

Monsieur, papa est bien malade, je ne crois pas qu'il puisse vous recevoir.....

Pardon, mademoiselle, mais ça ne fait pas du tout mon affaire, je suis porteur d'un billet de trois mille huit cent deux francs qui m'a été donné en paiement par M. Péquignot, et...

Hélas, monsieur, nous ne sommes en mesure de rien vous donner et M. Péquignot le sait bien... Ce n'est pas notre faute, allez !..... Nous sommes bien malheureux !..... Maman est morte quand j'étais toute petite..... je suis restée seule avec papa et mon frère..... mon frère est mort aussi..... après avoir fait des dettes..... de grosses dettes..... il jouait..... il a emprunté beaucoup à M. Péquignot..... Papa n'avait que sa pension..... il a voulu tout de même payer les dettes de mon frère..... alors il a fait des billets à M. Péquignot..... il n'a pu les payer tous..... il en fait encore..... puis il est tombé malade..... si malade que j'ai cru plusieurs fois qu'il allait mourir..... il lui faut des remèdes, et des bouillons et du bon vin..... j'ai tout vendu..... sauf les meubles les plus nécessaires..... Ce n'est pas pour faire tort à nos créanciers..... c'est pour que papa ait ce qui lui faut.... Je ne puis pourtant pas le laisser mourir comme cela.... C'est ce que je répons quand on vient saisir chez nous....

Et la pauvre petite fondit en larmes.

On nous tourmentait tant pour ces billets, ajouta-t-elle.

On ne vous tourmentera pas au moins pour celui-là, dis-je, et je le déchirerai en mille morceaux.

La petite s'arrêta toute confuse.

Oh ! monsieur, dit-elle, je ne vous disais pas ça pour ça !

Allons, calmez-vous, repris-je vous dites que monsieur votre père est bien malade ?

Oh, oui ! bien malade.

En danger ?

Le médecin dit qu'il a une maladie de consommation....., qu'il guérirait sans doute, s'il avait moins de chagrin et si on pouvait lui donner ce qui lui est nécessaire.

Et vous ne pouvez pas le lui donner ?

Hélas, monsieur, reprit la pauvre petite dont les sanglots redoublaient, nous n'avons plus un sou à la maison..... Oh ! parlons tout bas, s'il vous plaît papa ne veut pas que je dise cela, il est trop fier..... mais tout à l'heure il avait envie d'une orange et je n'ai pu la lui acheter..... Mon Dieu, mon Dieu, je ne sais pas ce que j'aurais donné pour une petite orange de deux sous !

Une pensée amère me traversa l'esprit.

Oh ! Léona, dis-je tout haut.

Pardon, monsieur, reprit la petite tout étonnée, pardon, je m'appelle Henriette.

Mademoiselle Henriette, lui dis-je, voulez-vous m'accorder une grâce ?

Où.....

Que dois-je faire, monsieur ? Allez acheter une orange pour M. votre père.....

Et ouvrant doucement la main tremblante de la jeune fille, j'y glissai les dix louis que

ce coquin de Péquignot m'avait donnés..... en échange d'un billet de cinq mille francs—

La surprise de la pauvre enfant était trop grande pour qu'elle ne me laissât pas le temps de dégringoler les escaliers et de filer sur le boulevard de Clichy. Je ne l'ai pas revue depuis, mais je pense que le capitaine aura eu son orange.

Et..... voilà tout ? demanda le colonel.

Mon Dieu oui.

Et votre billet de cinq mille francs ? demanda le docteur.

Je l'ai remboursé avec le temps, il avait grossi... L'orange du capitaine m'a coûté huit mille francs environ.

Et Léona ?

Léona ?—Elle était partie pour le Caire la veille de mon entrevue avec Péquignot.

SIMON BOUBÉE

RECIT ACADIEN

LE TRESOR DE L'EGLISE DE GRAND PRÉ

.....L'ambition avide égare les mortels qui la prennent pour guide.

Avant que l'Acadie fut le théâtre des déprédations des anglais, plusieurs phénomènes étranges s'y manifestèrent. Une croix lumineuse apparut dans le firmament ; des tremblements de terre remplirent d'effroi les paisibles populations, et lorsqu'un orage venait fondre sur la contrée, des bruits sinistres se faisaient entendre. Les habitants, terrifiés, appréhendaient quelques maheurs ; tous s'entouraient de précautions minutieuses, et l'on cachait dans les souterrains les objets précieux.

Les oracles furent bientôt confirmés, lorsque le Anglais, ces nouveaux cannibales eurent osé leur sacrilège sur le sol de la fertile Acadie. Ils exercèrent une cruauté sur toutes les personnes ; cruauté dont les fastes de l'histoire nous offrent quelques rares exemples.

A Grand Pré, les vases sacrés et la cloche furent déposés avec vénération dans le caveau de l'église. Une épaisse couche de terre devait dissimuler l'existence de ces caveaux à toutes les recherches, selon les pieuses espérances de la population qui comptait aussi sur une fin prochaine des calamités présentes. Mais on ignorait le raffinement de la malice des Anglais, bien décidés à profiter de leur facile victoire d'une manière aussi nouvelle que barbare. Ces laches envahisseurs, sous le commandement des infames Lawrence et Winslow, se ruèrent comme des bêtes fauves sur les Acadiens ; ils assié-gèrent leurs maisons, les enfoncèrent, pillèrent tout, et lorsqu'ils eurent pleinement satisfait leur haine et leur basse avarice, ils embarquèrent les vaincus sur des vaisseaux. Ces maheureux faisaient retentir l'air de leurs cris : la mère explorée appela l'enfant arraché de ses bras ; ai leurs, un époux cherchait avec anxiété son épouse chérie ; chacun se voyait séparé de ses proches. Pour combred'infortune, les Anglais les dispersèrent dans leurs différentes colonies depuis Boston jusqu'à la Caroline ; les abandonnant inhumainement au milieu d'une nation dont ils ne com-renaient pas la langue. Que d'avancies ils eurent à essayer de ces hommes sans foi ni honneur ! Que de pères eurent à pleurer l'éloignement de leur fils alors que brisés par les ans, ils ne pouvaient plus se procurer les aliments indispensables à leur existence ; nul ami peut-être n'entendra leurs plaintes et leurs prières !

Pendant ce temps-là, ceux qui avaient échappé à la déportation venaient pleurer sur les ruines encore fumantes de leurs habitations et de leurs églises que Dieu remplissait jadis de sa majesté sainte.

" Hélas ! s'écriaient-ils dans leur douleur quel triste aspect présentent nos champs dévastés ; nos yeux ne rencontrent que la solitude et les débris : vestiges d'une nation à demi disparue. Nous n'avons même plus de temples pour retremper notre courage abattu. Diu juste, procurez quelque soulagement à notre misère ! "

Ils gémissaient ainsi pendant de longues années, en proie aux privations les plus douloureuses. Les vieillards mouraient toujours dans leur mémoire le souvenir de cette époque néfaste, et

pendant les soirées d'hiver voici la légende de Grand-Pré, qu'ils racontaient à leurs petits fils :

Peu de temps après la déportation de 1755, un vaisseau étranger vint mouler dans le bassin des Mines. Les imaginations, encore frappées des massacres récents, furent vivement éreux cités par cette arrivée. La nuit suivante se passa dans une anxiété fiévreuse. Vers deux heures du matin, on aperçut une chaloupe remplie d'hommes se diriger vers la terre ferme. Les queques Acadiens qui en furent témoins ne savaient trop que penser de cette étrange conduite, et les yeux fixés sur la chaloupe ils tentaient en vain de sonder les intentions de ceux qui cherchaient ainsi à s'échapper pour venir au milieu d'eux. L'obscurité de la nuit ne leur permit pas toutefois de voir leur débarquement.

Le lendemain, tout avait disparu. Le vaisseau à ce qu'on crut d'abord, avait quitté le bassin dans la crainte de se briser sur les récifs, car un violent orage s'était abattu sur la contrée vers la fin de la nuit. Quelqu'un affirma qu'il avait entendu le tintement d'une cloche, alors que les vents déchaînés soulevaient les flots et les précipitaient avec violence sur le rivage. On se jeta sans plus tarder vers le caveau qui renfermait le trésor de Grand Pré, ou la première chose à fra per leur regard fut la pièce de bois employée à soutenir la cloche : le mystère dont s'était entouré le vaisseau commençait à s'expliquer.

A rés avoir ouvert le caveau, les habitants constatèrent que tout avait disparu, depuis les vases sacrés jusqu'à la cloche bénie dont les acadiens avaient si souvent réuni leurs coparisiens et amis.

C'était une nouvelle affliction pour les autres Acadiens. Cependant, ils ne maudirent point leur sort, mais ils demandèrent à Dieu un surcroît de courage. Trois jours après ce vo sacrilège, ils apprirent qu'un vaisseau avait fait naufrage pendant une tempête et qu'il même sur lequel avaient été transportés les effets enlevés.

En toutes ces constances il est vrai de dire qu'un bien mal acquis ne profite jamais, comme il est vrai de dire que le rapt d'un être innocent s'appelle et s'appellera partout de même, car a conscience de l'humanité ne parle qu'une langue.

Geo. Avia Marsau

Le Monde I us

LE CAPTURE D'UNE MAITRESSE D'ECOLE

Où, dit Jacques, en se jetant aux pieds de la jolie maîtresse d'école, je vous aime et j'irais au bout du monde pour vous.

Vous ne pouvez pas aller au bout du monde pour moi, Jacques. Le monde ou la terre, comme ça est convenu de l'appeler, est ronde comme une boule et légèrement aplatie vers les deux pôles. L'une des premières leçons des éléments de la géographie est consacrée à la forme du globe. Vous devez avoir étudié la géographie quand vous alliez à l'école.

Sans doute, mais.....

Et ce n'est plus une théorie. Les navigateurs qui ont fait le tour du monde ont établi cela comme un fait.

Mon Dieu, je le sais bien. Mais je voulais vous dire que je ferais n'importe quoi pour vous plaire. Ah ! chère Féliçité, si vous saviez le vide douloureux.....

Le vide n'existe pas, Jacques. La nature a horreur du vide ; mais en admettant qu'il y eut une chose semblable, comment se fait-il qu'il y ait une douleur dans le vide dont vous parlez ?

Je voulais dire que ma vie sera triste sans vous ; que vous êtes ma pensée de tous les jours et mon rêve de toutes les nuits. J'irais partout pour être avec vous. Si vous étiez en Australie ou au pôle nord, je volerais vers vous.

Je.....

Voler ! Il s'écoulerait encore un siècle avant que l'homme trouve les moyens de voler. En supposant qu'il fut possible de triompher des lois de la gravitation, il resterait toujours la difficulté de maintenir l'équilibre.

Eh ! bien tant qu'à l'équilibre, je dois vous dire que j'ai à la banque une somme suffisante pour le maintenir—sans voler, et que je veux vous avoir pour ma femme, la !

—Oh ! alors, Jacques, c'est une autre affaire et je.....

Laissons tomber le rideau.

BRIGHTEST AND BEST LADIES STANPAP MAGAZINE

Issued Monthly. Illustrates in splendidly executed Large Fashion Engravings the very latest and newest designs in Ladies' Manteaux and Children's Garments, and the latest information on Fabrics, What to Wear, Millinery, Trimmings, Household Decoration and Furnishing, Cooking and Domestic Economy. Subscription price, only 50 cents per year. Sample copies, 10 cents. Send Money Order or Bank Draft to Standard Fashion Co., 220 W. 14th St., New York.

LES AILES D'UN ANGE

MELODIE,

O blanche jeune fille, Dans ton œil radieux, Puisse le désir brille, Comme une étoile aux cieux, Penses-tu que ton ame Puisse entendre sans peur Un doux mot dont la flamme Pourra bruler ton cœur ?

Ah ! c'est un mot étrange... Que l'homme apprend le jour Ou dans un rêve un ange Vient lui parler d'amour.

C'est en vain, jeune fille, Que ta virginité Comme une perle brille, Pour parer ta beauté ! Car ta lèvre pulve, O pauvre enfant du ciel ! Parfois déjà s'oublie A savourer le miel...

Le miel que recueille De doux baisers...un jour, Sur la plus belle feuille De l'arbre de l'amour...

Dépouille donc, ô femme ! Ta céleste candeur : Cache au fond de ton ame Cette divine fleur... Voici l'instant suprême Où l'amour, ton vainqueur, Avec le mot " Je t'aime " Fera battre ton cœur... D'avant ce mot étrange, Soupire par l'amour, Tes ailes, ô mon ange, Vont tomber sans retour.

Le Scientific American publie un tableau de la mortalité comparée dans une vingtaine de grandes villes d'Europe et des Etats-Unis. Vingt morts pour mille habitants et par an peut passer pour un chiffre moyen. Londres se tient au-dessous de ce coefficient de mortalité, avec 19.11 dé. à 0.00. Paris, en revanche, le dépasse sensiblement et va jusqu'à 23.61. Mais la mortalité de N.-Y.-K est plus forte encore et atteint le gros chiffre de 26.47 0.00. Seales, Dublin (27.65) Reims (28.62), et la Nouvelle-Orléans [28 72] entre les villes mentionnées, dépassent N.-Y.-K comme chiffre de mortalité. Dans les autres villes, nous trouvons les chiffres suivants : Vienne, 25 ; Berlin, 20 57 ; Bruxelles, 18 ; San-Francisco, 13.2 ; Denver, 11 61 ; Minneapolis et Saint-Paul, 9.60 ; Saint-Louis et Chicago, 18 5.

Quand l'honorable M. Mackenzie Bwell est parti pour l'Australie, il a emporté avec lui une quantité de renseignements, circulaires, prix courants, etc., relatifs aux prix des marchandises canadiennes. Ces documents ont été distribués judicieusement dans toutes les parties de l'Australie qu'il a visités. Le résultat de cette œuvre de propagande commença à se faire sentir. Des correspondances se sont établies entre les marchands australiens et des manufactures canadiennes et plusieurs de ces derniers ont reçu des commandes. D'autres industriels canadiens préparent en même temps des envois de marchandises qu'ils espèrent placer avantageusement sur le marché australien.

Il y a eu ces jours-ci, à la Grande Chartreuse, une cérémonie rare. Mgr Fava, évêque de Grenoble, a conféré la prêtrise à un chartreux qui est depuis plusieurs années déjà dans le monastère, et qui est âgé de plus de soixante dix ans, dom Félix Faure. Dom Faure est le fils de M. Félix Faure, premier président de la cour de Grenoble et père de France sous Louis-Philippe. Il a été lui-même maître des requêtes au conseil d'Etat et a publié plusieurs ouvrages de mérite, entre autres une Histoire de saint Louis. C'est après la mort de sa femme qu'il s'est retiré à la Grande Chartreuse, où il vient de terminer ses études théologiques et son noviciat, et où il a célébré sa première messe. Il a plusieurs enfants et petits enfants. Quand ils vont le voir, il lui faut une permission spéciale pour les embrasser, mais ses supérieurs ne la lui refusent pas.

Muzodor et Poiopate sont dans le salon de jeu d'un cercle parisien.

Poiopate, triste et morose, reste dans un coin.

Muzodor est à la table de jeu et risque des sommes folles. Tout à coup, il voit son ami assis soucieux et s'approche.

—Et tu malade ? lui demande-t-il ?

—Moi, non, répond Poiopate : je fais des pensées.

—Tiens, c'est bizarre, réplique Muzodor, moi aussi je ne fais que "dépenser".